

Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

Dans son ensemble, l'enseignement ne s'écarta pas de la double perspective suivie depuis plusieurs années. Le premier cours, « Comment les mots éclairent les mots (suite) », s'attachait davantage à des phénomènes relevant de la *grammaire*, tandis que le second, « Comment déjouer les stratagèmes du discours et autres paroles de bois ? », se préoccupait davantage de faits dits de *pensée*. La matière des deux cours fut répartie sur une série de leçons *intra muros*, pour la trame générale, et sur plusieurs leçons *extra muros* (Angers et Dijon ; Frankfurt, Freiburg, Konstanz, München, Passau et Würzburg) ; certaines de ces leçons particulières traitaient d'un détail de l'un ou de l'autre des sujets généraux de l'année, tandis que d'autres réfléchissaient au contraire à leurs 'interfaces'.

Le présent *résumé* intègre les contenus des vingt-six heures de cours avec la liberté de la *contraction* et la fidélité d'une *traduction*. Ne donnera lieu à une présentation distincte que la conception d'une vidéo sur l'« attribution indirecte », traitant de relations casuelles apparemment oubliées ou méconnues. Quant au second thème, il fournit l'occasion de publier en annexe, avec l'accord de son auteur, la synthèse prospective brossée devant les participants de la réunion du Groupe Thélème à la Fondation Hugot du Collège de France par le Sénateur Jean CLUZEL, président de la Commission de l'Audiovisuel au Palais du Luxembourg.

1. *Comment les mots éclairent les mots*

a) L'approche graphématique

Après un délai suspensif inopiné de six mois, une déclaration d'intentions signée de dix ministres délégués représentant diverses contrées germanophones fut signée à Vienne le 1^{er} juillet 1996. Cette déclaration stipula l'adoption d'une version remaniée des propositions de réforme ainsi que sa mise en œuvre à compter du 1^{er} août 1998, une période de sept ans de tolérance devant s'ouvrir alors pour réduire les effets pervers de la réforme en écartant les sanctions

scolaires. Les réformes préconisées sont censées « régulariser » l'orthographe allemande et « simplifier » son apprentissage. Parmi les ambitions proprement révolutionnaires des années soixante, les deux plus importantes furent abandonnées, à savoir l'abandon de la notation distinctive des substantifs et la germanisation artificielle des mots dits étrangers. Deux nouveautés que les non-germanophones cultivés ne peuvent qu'apprécier heurtent cependant elles aussi les habitudes, à savoir la généralisation de la gémination *-ss[-]* après brève et le renoncement à la suppression d'une lettre sur trois dans certaines séquences de trois lettres identiques. En revanche, la dissociation brutale entre le sens et la forme impliquée notamment par certaines licences de coupure en fin de ligne, p.ex. *A——pologie, extrau——terin* et *radi——oaktiv*, souleva dès la rentrée ou plutôt dès la Foire du Livre une vague d'indignation partagée par la grande majorité de la population et par la plupart des écrivains de langue allemande.

Un premier Appel de Francfort, la fin de non-recevoir qui lui fut opposée à Dresde par la Conférence des Ministres de la Culture des *Laender*, un second Appel de Francfort, la mise en cause non seulement de la légitimité, mais aussi de la légalité d'innovations suspectes, l'engagement de procédures parlementaires et référendaires, la réévaluation des coûts réels et enfin le nombre élevé des discordances relevées dans les dictionnaires dont les rédacteurs étaient pourtant soucieux d'appliquer scrupuleusement des « règles » trop vagues ou trop obscures, la résistance affichée par certains organes de presse, notamment le fameux « Magazine du lundi », et enfin les remarques peu amènes formulées par des personnalités non suspectes de parti pris telles que, au cours d'un voyage officiel en Chine, le Président de la République fédérale d'Allemagne, puis le Président de la *Forschungsgemeinschaft* font estimer que la commission de douze membres chargée d'amender le projet afin d'unifier si possible sa lecture par les lexicographes professionnels sera conduite à ne pas se contenter d'intervenir en aval de décisions non susceptibles d'appel, mais bien à mettre en question, en amont d'un consensus aussi fragile qu'impatient, la praticabilité de certains instruments, p.ex. l'opposition entre *Wortgruppe* et *Zusammensetzung*, laquelle confine à la pétition de principe : est à considérer comme « *zusammengesetzt* » ce qui est « *zusammengeschrieben* » et inversement.

Indépendamment de l'intérêt durable suscité par la réglementation nouvelle de l'orthographe allemande, et parfois par sa déréglementation, l'étude de la manière dont les mots *écrits* éclairent les mots *écrits* imposait l'examen approfondi de quelques tenants et aboutissants de cette *amtliche Regelung*. Mettre en évidence ses présupposés et dégager ses tendances n'est pas facile, car cette réforme se présente de préférence comme une liste de détails. Au demeurant, les modifications finalement retenues sont bien moins nombreuses que ne pourrait le laisser penser le catalogue de douze mille mots (*Wörterverzeichnis*) publié en annexe (206 pages) d'un traité (*Regelteil*) de 104 pages. Les colonnes ne sont pas rares en effet où sur des dizaines de graphies alignées, même les doublets et les variantes ne présentent pas de curiosités inédites, ainsi qu'il apparaît dans les

trois bouts de liste suivants, prélevés entre deux nouveautés : [...], *Diskordanz, Diskothek, diskreditieren, Diskrepanz, diskret, diskriminieren, Diskurs, Diskus, Diskussion, disparat, Dispatcher, Dispens, dispers, Display, Disponent, Disposition, Disput, Disputant, Dissens, Dissident, dissonant, Dissonanz, Distanz, Distel, distinguert, distinkt, Distrikt, Disziplin, dito, Diva, divergent, Divergenz, divers, Divertimento, Dividend, Dividende, Division, Diwan, Dixie[land], Döbel, Dobermann, doch, Docht, Dock, [...]* ; [...] *Radar, radebrechen, Rädelsführer, radial, radieren, Radieschen, radikal, Radio, radioaktiv, Radiochemie, Radium, Radius, Radon, raffén, Raffinerie, Reffinesse, raffiniert, Raft, Rage, ragen, Raglan, Ragour, Ragtime, Rah (Rahe), Rahm, Rahmen, Rahne, Rande, Rain, Rake (Racke), räkeln (rekeln), Rakete, Rakett (Racket), Ralle, Rallye, Ramadan, Rambo, rammen, Rampe, ramponieren, Ramsch, Ranch, [...]* ; [...] *Telepathie, Teleskop, Television, Telex, Teller, Tellur, Tempel, Tempera (Temperafarbe), Temperament, Temperatur, Tempo, temporär, Tempus, Tendenz, tendenziell, Tender, Tenne, Tennis, Tenor, Tensid, Tentakel, tentieren, Teppich, Termin, Terminal, Termite, Terpentin, Terrain, Terrarium, Terrasse, Terrazzo, Terrier, Terrine, Territorium, Terror, Tertiär, Terz, Terzett, Test, Testament, [...]*. Il n'est pas impossible que si les rédacteurs de la commission n'avaient retenu que les graphies nouvelles, leurs desseins n'eussent pas suscité des réactions de rejet aussi virulentes ; en revanche, les sarcasmes eussent été assurés : quoi, 104 pages de règles pour 7 pages d'applications, voire moins si on ne prend pas la peine d'énumérer tous les ci-devant *-ß[-]* après brève, p.ex. les *Ausschuss, Bass, Biss, blass, Fass, floss, Fluss, Guss, isst, misst* et autres *lässt* remplaçant les *Ausschuß, Baß, Biß, blaß, Faß, floß, Fluß, Guß, ißt, mißt* et autres *läßt* ?

Selon l'importance que l'on accorde à la lecture des textes par les non-germanophones d'aujourd'hui et leur saisie analytique par les ordinateurs de demain, on peut saluer ou regretter telles ou telles modifications. C'est ainsi que l'abandon de la majuscule des substantifs eût supprimé des repères de forme utiles, la position du verbe ne permettant pas d'identifier la fonction d'un terme inconnu ou polyvalent, p.ex. *oxydierte*, qui pourrait être non seulement le verbe conjugué au prétérit ou l'épithète, savoir le participe décliné, et ce dans différentes configurations de cas, de genre et de nombre, mais aussi, dès lors que la substantivation ne serait plus marquée, le nom de ce qui est oxydé.

En négligeant la majuscule initiale des phrases, comme l'ont d'ailleurs pratiqué les auteurs du projet, apparemment peu soucieux de réduire les équivoques, on doit bien convenir que le marquage du substantif par la majuscule — qui est aussi le marquage du non-substantif par la non-majuscule — lève des incertitudes heuristiques dues à la position du verbe conjugué, laquelle rend possibles des séquences NV, AN, VN, VA. On a souvent déploré les inconvénients de cette mobilité du verbe et même dénoncé, en la faisant contraster avec des modèles figés choisis comme référence universelle, l'allure irrationnelle de cet indéterminisme positionnel. L'horizon usuel de la syntaxe n'étant pas le texte dans ses deux dimensions statique et dynamique, mais la phrase, les grammairiens ne se

sont guère intéressés aux avantages pourtant considérables qui valent bien ces inconvénients. L'antéposition du *verbum finitum* permet en effet de clôturer l'exergue, si l'on peut appeler ainsi l'espace de raccordement et/ou d'intégration de la proposition dans le discours, fût-ce par une cassure intentionnelle. La partie de la proposition utilisée en exergue tout en demeurant une partie de celle-ci peut exercer n'importe laquelle des trois fonctions statutaires ; elle peut être une coordonnée thématique (*damals*), elle peut constituer une zone plus ou moins étendue du complexe hypotaxique qui fournit le rhème, p.ex. pour */in die Debatte eingeführt hat/*, au choix (motivé) « *in die Debatte [hat ...]* », « *eingeführt [hat ...]* », « *in die Debatte eingeführt [hat ...]* » ; elle peut enfin, comme le fait l'huissier en annonçant « la Cour ! », installer l'un des filins de la liasse phématique, p.ex. « *bekanntlich* », « *vielleicht* », « *keineswegs* ».

Comme « trop d'impôt[s] tue[nt] l'impôt », le rétablissement 'formel' des majuscules de ci-devant substantifs dans des locutions adverbiales ou prépositives assez bien installées pour effacer de la conscience du locuteur la substantivité originelle fait songer au pavé de l'ours à moins qu'il ne s'agisse d'une ruse tactique. C'est ainsi qu'après « *zu* », la restauration formelle recommandera de munir d'une majuscule initiale */Grunde/*, */Gunsten/* et */Ungunsten/*, */Lasten/*, */Leide/*, */Mute/*, */Nutze/*, */Rande/*, */Rate/*, */Schulden/*, */Seiten/*, */Stand/*, */Tage/* et */Wege/*, mais ni */Folge/* ni */Frieden/*, ni */Gute/* ni */Liebe/*, ni */Pass/* ni */Teil/*. Cependant, pour tenir compte du poids de l'usage régional, nulle préférence commune n'avantagera '*zu hause*' (Autriche et Suisse) ou '*zu Hause*' (Allemagne). Enfin, quand le substantif primitif ne s'est pas conservé intact dans quelque emploi isolé, la restauration l'épargnera : **an Statt* ne fera pas concurrence à *anstatt*, alors que *an Stelle* entrera en rivalité avec *anstelle...* !

Est-ce là une « querelle d'allemands » au sens péjoratif lexicalisé de « querelle sans raison » ou un débat dont l'enjeu est l'esprit même du système, savoir une GRAMMAIRE assez proche de la PENSÉE ?

L'introduction du principe de l'articulation syllabique dans le cas d'une prononciation artificiellement, mécaniquement, asémantiquement « ralentie » pour localiser les endroits où des coupures à la fois légales et légitimes pourraient s'opérer en fin de ligne plaide indiscutablement coupable : *alla—bendlich*, *E—pigonentum*, *U—niversitätsbibliothek* et *Universitätsbibli—othek*.

La préséance regrettable du mécanique sur l'organique, du pseudo-formel sur le sémantique, faillit multiplier les cas de <germanisation> abusive dite « *Eindeutschung* » et « *Verdeutschung* » des « *Fremdwörter* ». On se souvient du cas de *Paket* qui devait être écrit **Packet* tout en demeurant prononcé comme '*Komet*' et non comme '*Grummet*'. Les dénominations « *deutsch* » et « *fremd* » des rubriques sont trompeuses, car la classe très abondante des mots hérités du fonds gréco-latin ou créés avec ses formants fait partie du système d'ensemble de la langue allemande. Elle lui fournit au moins les trois quarts de son vocabulaire si l'on fait entrer en ligne de compte la langue des savants et des érudits, des

ingénieurs et des chercheurs, des banquiers et des administrateurs, des militaires et des artistes, des informaticiens et des grammairiens. Ses mots ont conservé pour l'essentiel une morphologie, une accentuation et une prononciation propres. La fidélité à ses origines conserva à ce sous-système de la langue ses vertus créatrices. Un francophone peut s'en étonner, car le descendant des Gaulois a gardé en lui l'habitude de naturaliser les emprunts. Si le germanophone respecte plus aisément l'autonomie des termes 'latins', c'est sans doute parce que, pour l'essentiel, l'allemand procède comme le latin, c'est-à-dire en faisant précéder le déterminé par son déterminant : *ausnehmen* comme *excipere*, alors que le français ne dira pas *« dehors jeter », mais bien « jeter dehors ». La compatibilité de deux systèmes autonomes et isonomes au sein de la langue allemande avait déjà donné lieu à des observations en 95-96. On n'y revient ici que pour dénoncer les connotations politiquement aussi absurdes que 'correctes' d'une *régularisation* obtenue par une sorte d'annexion fictive d'une partie du système d'ensemble : <*verdeutschen*> déguise son antonyme, <*entdeutschen*>. Les effets pervers d'un tel patriotisme mal éclairé seraient d'autant plus regrettables que, même officialisées, les décisions correspondantes n'affecteraient que les apparences. En effet, comme le montre l'une des rares pseudo-germanisations imposées en dépit de la loi pourtant invoquée des « séries », la recommandation de la graphie *Geografie*, il ne s'agit pas du son, mais de l'image. Si du moins les nouvelles préférences avaient régularisé la distribution des 'variantes principales' et des 'variantes secondaires', la cohérence des changements aurait pu être appréciée par toutes les parties. Mais où se cache donc la simplification tant vantée par les décideurs politiques quand les HAUPTVARIANTEN sont *Geografie* et *Orthographie* et les NEBENVARIANTEN *Orthografie* et *Geographie* ?

La méconnaissance radicale de la diversité entre les deux sous-systèmes explique sans doute les tendances d'unification brutale des coupures syllabiques, mais aussi la résistance virulente de certaines tranches de vocabulaire qui condamnerait pour délit de faux ralentissement **au*—*feinander* et **au*—*sarten*, **en*—*teignen* et **Ve*—*rein*.

Enfin, si les novateurs tenaient à écrire comme l'on parle vraiment, on ne comprendrait pas pourquoi ils hésitent tant à choisir ou plutôt à faire choisir entre *fest halten* et *festhalten*, *schön rechnen* et *schönrechnen*, *zusammen schreiben* et *zusammenschreiben*, *wieder verwenden* et *wiederverwenden*, alors qu'il suffirait à l'œil d'écouter...

La réduction du Signe à la seule Forme, voire à la forme isolée, affecte le jeu normal du système, dont la musique est largement *concertée*. L'érosion conjointe – sur les épures de la théorie – du Sens et de la Fonction – piliers pragmatiques s'il en est – permet d'estimer que fut grandement négligé le fait que les mots éclairent les mots et que leurs lumières scintillent en se répondant, comme les feux plus ou moins puissants des phares dont chacun clignote à son rythme donnent du Golfe du Morbihan la nuit une image moins trompeuse que les reliefs devinés à travers les brumes du jour. Le culte archaïque de formes considérées

comme autonomes et en tout cas comme hostiles aux demi-teintes et autres nuances favorisa une « formalisation » inadéquate, comme si un « degré d'abstraction » arbitrairement fixé garantissait la perception. *Cetererum censeo* : les sémantèmes étant les instruments des saisies et des portées, le grammairien philosophe verra toujours dans le **sens** la clef des clefs.

L'observation diachronique d'un pâlisement (*verblasstes Substantiv*) fut reléguée au nom de l'hygiène scientifique dans le magasin des accessoires de l'apologétique. Ne tenait-on pas enfin du SIC AUT NON : la forme ? Mais pour cela, il fallait largement renoncer à la complexité et partant à la richesse de sémantèmes constitués de lexèmes, morphèmes, taxèmes et de prosodèmes et/ou graphèmes. La nouvelle réglementation prenait de ce fait le caractère d'une loi-programme : à part quelques survivances, la voie moyenne, <klein & getrennt>, ne devait plus être autorisée entre le SIC, <groß & getrennt>, et le NON, <klein und zusammen>. Le cas échéant, on allait restaurer le SIC en condamnant le NON, p.ex. pour « *eislaufen* », bien que dans cette collocation, /eis-/ ne supportât ni article ni épithète ! On put même lire, *horresco referens*, qu'on ne voyait pas pourquoi 'Eis' devait perdre la majuscule qui lui sera[it] accordée dans « *Eislauf* » ... alors que l'initiale de ce composé marque la substantivité de l'ensemble de ce dérivé de composé, comme le prouve par l'absurde l'initiale des adjectifs dérivés, p.ex. « *eisig* », ou composés, p.ex. « *eiskalt* »... Comme le substantif allemand peut s'employer sans article, on eut recours à l'ARTICLE POTENTIEL (*artikelfähig* ?) pour identifier la classe formelle du *nomen substantivum*. Manifestement, le test de la reprise pronominale aurait pour le moins infléchi les tendances :

***er wollte Eis laufen, aber es ihn nicht ;*

***dann wollte er Rad fahren, aber jemand hatte es ihm gestohlen !*

Ailleurs, pour identifier la classe formelle afin de décider de la ligature graphématique, on sollicita le DEGRÉ POTENTIEL, p.ex. pour /fest/ associé à /halten/, /fest/ étant – en soi [?] – *steigerungsfähig*, et des lexicographes soucieux d'*Orthographie* prescrivirent dans tous les cas *fest halten*, à la différence de concurrents pourtant également scrupuleux qui préconisent pour tous les emplois *festhalten*, presque personne n'osant plus conserver l'opposition sémantique entre <*fest halten*>, où c'est LE TENANT qui tient fermement et <*festhalten*> où c'est LE TENU qui est fermement tenu, et 'partant' empêché de partir...

Les mots ne sont pas seuls à éclairer les mots dans les phrases et dans le texte ; le font aussi, à l'évidence, les signes de ponctuation. Sont à considérer comme tels à notre sens dans leur usage proprement allemand la majuscule des substantifs et la ligature. Le pouvoir éclairant de ces deux graphèmes devient précieux, voire décisif, lorsque l'ignorance de certains termes *contextuels* empêche de deviner tel ou tel « mot-clef ». Les grammaires anciennes privilégiaient manifestement la *production* et n'avaient de ce fait pas à se soucier de grandeurs inconnues ; l'attention croissante apportée à la *réception* ne modifiera certes pas les données brutes, mais favorisera leur mise en perspective, par exemple, pour le français,

l'analyse de l'accord en genre et en nombre « à distance », et, pour l'allemand, l'interprétation de l'effet « parenthèse » dû à la « séparation » du verbe conjugué utilisé comme clôture de l'exergue dans l'assertion.

En allemand comme en français – mais dans chacune de ces langues à sa façon, comme le montrent notamment l'accord français et la majuscule allemande –, des indices morphématiques et taxématiques peuvent éclairer l'esprit sur la nature ou la fonction des mots pourvus de ces indices, alors même que le sens de ces mots échappera encore au lecteur. L'heuristique n'est pas obligatoirement linéaire ; la xénophilie du système ne se limite pas à la redondance des flèches sur les panneaux de circulation, mais permet d'emprunter efficacement traboules et autres détours en dissociant, des lexèmes provisoirement inconnus qui les portent, les fonctions dont l'identification quasi autonome permettra d'appréhender des fonctions d'abord voilées d'archilexèmes connus, qui facilitent dès lors l'identification des termes d'abord obscurs. L'heuristique réelle de la *Rezeptionsgrammatik* est bien, au grand dam du grammairien scolaire, le mouvement de la navette qu'on permettra de décrire comme < systématiquement asystématique >.

b) L'approche sémiotique

L'éclairage des mots par les mots n'est pas limité à leur voisinage immédiat. Un mot peut en éclairer d'autres à distance. Le lexème verbal qui supporte les morphèmes de temps (thématique) et de mode (phématique) dans une assertion peut ainsi ne recevoir son déterminant (la 'particule' dite 'séparable') que sept, douze ou vingt mots plus tard. Ce décalage est parfois mis au compte d'une flexibilité particulière ou d'une prédilection appuyée pour le marquage de l'unité à l'aide de « parenthèses ». Ces images demeurent innocentes aussi longtemps qu'elles ne confortent pas la présupposition létale de la syntaxe allemande, à savoir qu'au lieu de se maintenir à sa place « normale » [sic], à savoir française, le verbe allemand aurait tendance à faire, en tout ou en partie, l'école buissonnière pour se retrouver généralement bon ou mauvais dernier. *Ceterum censeo* : cet alamodisme persiste dans la quasi-totalité des manuels scolaires.

Indépendamment des informations spécifiques apportées par la position d'un terme quelconque, on note une certaine rémanence du signe. A haute altitude et par certaines conditions atmosphériques, un avion est parfois suivi d'une traînée de condensation de vingt à trente fois plus longue que lui et qui s'efface au fur et à mesure. Le phénomène est commun. Au début du siècle, on aimait mesurer les performances de la mémorisation immédiate et provisoire. Le bilan des observations et des expériences oblige à reconnaître d'énormes différences selon l'état de fatigue des sujets, leur niveau de culture, leur capacité d'attention, mais aussi selon la qualité et l'intérêt relatif des textes. Comme le confirme notamment la reprise anaphorique, la phrase ne borne pas cet acte. La phrase serait un peu la longueur de l'avion, tandis que la traîne traverserait une bonne partie de la page ! Non seulement, la rémanence varie d'individu à individu, mais elle n'est

pas la même pour un lexème donné et pour ses morphèmes, comme le manifestent par exemple les fautes d'accord en nombre et en genre ou certaines ruptures de construction. Néanmoins, les mots, les riches surtout, éclairent un voisinage potentiel ; les voisins occurrents en font autant. Ces éclairages n'ont rien du rayon laser et tout de la torche. A l'époque déjà citée de la manie des tests d'association, on se passionnait pour ces affinités électives spontanées. De nos jours, les psycholinguistes sont moins enclins à définir des profils psychologiques qu'à formaliser des combinatoires de traits. Ce faisant, ils renoncent à choisir entre l'action sélective opérée par le déterminant sur le déterminé et l'action sélective opérée par le déterminé sur le déterminant, d'autant plus qu'un même terme quelconque, p.ex. /kopf/ peut se trouver en tête (*Kopfarbeit*, *-bahnhof*, *-ball*, *-bewegung*, *-blatt*, *-geld*, *-grippe*, *-kissen*, *-laus*, *-leiste*, *-quote*, *-salat*, *-schuppe*, *-sprung*, *-steuer*, *-stimme*, *-tuch*, *-wasser*, *-zahl* ; *kopfscheu*, *kopfüber*, *kopfrechnen* ; *köpfen*) ou en queue (*Brause*-, *Brief*-, *Brücken*-, *Charakter*-, *Eier*-, *Firmen*-, *Gips*-, *Glas*-, *Kalbs*-, *Kehl*-, *Kraut*-, *Nadel*-, *Nagel*-, *Pfeifen*-, *Revolver*-, *Römer*-, *Scher*-, *Sprudel*-, *Zylinderkopf*). Le vocabulaire français ne présente pas moins d'éclairages réciproques (*tête à l'huile*, *d'ail*, *d'allumage*, *d'artichaut*, *de bétail*, *de bielle*, *de chantier*, *d'épingle*, *de file*, *de nage*, *de pont*, *de quart*, *de violon*, *d'injection* ; *têtard*, *têtu* ; *avoir sa tête*, *avoir ses têtes*, *avoir toute sa tête*, *avoir une tête d'oiseau*, *faire la tête*, *monter à la tête*, *perdre la tête*, *tenir tête* ; *femme de tête*, *fromage de tête*, *maux de tête* ; *de tête*, *en tête*, *en tête à tête*, *entêté*, *entêtement*, *tête-bêche* – où le second terme n'est plus éclairé du tout : <bé chevet> – et non moins opaque, car anecdotique : *tête ronde*). La recherche des séquences inversables, *Salatkopf/Kopfsalat*, fournit un test de compétence lexicale et syntaxique tout à fait honorable dans la pratique, bien que trivial dans la théorie. En revanche, deux questions ou problèmes ne paraissent pas avoir retenu suffisamment l'attention des cognitivistes.

La première question porterait sur la solidarité entre les « signifiés » et les « signifiants » dans la rémanence opératoire. Si à l'instant de son apparition, le « signe » comporte bien ces deux faces comme la feuille saussurienne ses deux pages, la rémanence différentielle interdit de récuser toute dissociation entre tel contenu et sa (??) forme.

La seconde question porterait sur la nature profonde de la 'valence', cette propriété étant entendue au sens le plus large (obligation, loisir et interdiction d'associer à un terme X un terme Y d'une classe donnée) : s'agit-il d'une organisation liée au système d'une langue particulière, *intra muros*, ou de contraintes et d'invites universelles fondées en dernière analyse *extra muros* ? Bien sûr, aucune de ces deux causes n'est à récuser *a priori*, mais l'articulation entre la sémasiologie et l'onomasologie est bien difficile à retracer. [L'enseignement des langues, des langues étrangères, mais aussi de la langue maternelle, trouverait sans doute avantage à redécouvrir systématiquement les « familles de mots » et les « familles de sens ».]

Entre le <mot> et la <phrase>, il existe bien des niveaux, notamment les « composés » et les « groupes ». Ces complexes comportent des mots qui, en s'éclairant réciproquement, ont tendance à aveugler ou pour le moins à préjuger. Ces « *Unwörter* » – le Grimm agrémente leur définition d'un trait piquant : *Wörter, die es nicht gibt!* – introduisent dans le discours des connotations regrettables, voire des allusions complaisantes. On y trouve de tout, des euphémismes, des appellations méprisantes, des condamnations implicites. Honni soit qui mal y pense ?

Toujours est-il qu'un jury de quatre membres permanents et de deux personnalités cooptées pour l'année choisit pour les clouer au pilori quelques mots-clefs parmi les nombreuses collocations dénoncées par qui veut bien participer à cette chasse aux sortilèges généralement politiques. La courbe de cette participation est croissante, comme le montre la série des chiffres depuis 1991, le premier indiquant le nombre de lettres parvenues au jury et le second le nombre des mots incriminés : 351/439, 583/661, 715/518, 1708/1119 et 2346/1260. L'étude fine de ces statistiques est révélatrice. Chaque correspondant pouvant citer plusieurs mots insupportables ou du moins fâcheux, le nombre des mots accusés était, en 1991 et en 1992, plus élevé que celui des plaignants. Ce rapport s'est inversé ensuite, pour friser le rapport 2/1. Outre que la diffusion des verdicts de cette *Unwort-Aktion* rend la consultation publique, son écho dans les médias s'amplifie, sans compter que le jury, pour qui la qualité l'emporte sur la quantité, se fait un devoir d'expliquer ses décisions, tout en insistant sur le fait que conformément à ses statuts (« *Eine Zensurabsicht liegt der Aktion fern* »), il ne fait qu'appeler à l'examen de conscience et à la vigilance lorsqu'il s'en prend à un bon mot (amer) du chancelier tel que, en 1993, *kollektiver Freizeitpark*. [Qu'eût-il fait en 68 et en France avec « la chienlit » ?] La critique de la critique est un art bien difficile. Entre dénoncer des abus et imposer des usages, la différence est parfois bien faible ; en France aussi, tous les mots politiques n'ont pas la même charge émotive et idéologique chez tous, comme le montrerait l'examen de termes tels que « épuration », « grève sauvage », ou tout simplement « mise en examen ». La liste des vingt-cinq *Unwörter* retenus depuis 1991, cinq par année, le premier étant promu « *Unwort des Jahres* » et imprimé ici en italiques, est impressionnante : *ausländerfrei*, *durchraßte Gesellschaft*, *intelligente Waffensysteme*, *Personalentsorgung*, *Warteschleife* ; *ethnische Säuberungen*, *weiche Ziele*, *auf-/abklatschen*, *aufenthaltsbeendende Maßnahmen*, *Beileidstourismus*, *Überfremdung*, *kollektiver Freizeitpark*, *Sozialleichen*, *schlanke Produktion*, *Selektionsrest* ; *Peanuts*, *Besserverdienende*, *Dunkeldeutschland*, *Buschzulage*, *Freisetzung* ; *Diätenanpassung*, *Altenplage*, *biologischer Abbau*, *sozialverträglicher Stellen-/Arbeitsplatzabbau*, *abfackeln* (pour les personnes comme pour les biens). Dans la plupart des cas, le cynisme et l'agressivité, la méchanceté et la bêtise l'emportent sur l'hypocrisie. Ces collocations ne déguisent pas leurs intentions et partant ne sont pas à proprement parler des « stratagèmes ».

c) L'approche métaphorique

Deux ans après la tentative de représentation symbolique des relations *statutaires* au moyen d'images de synthèse dans THÈME — PHÈME — RHÈME (Vidéoscop, Nancy 2) fut entreprise la visualisation d'un ensemble de relations *casuelles* par le moyen plus économique de coups de billard filmés. Cette seconde vidéo avait comme la première l'ambition d'exposer, par des évocations associées à des énoncés, quelques faits généralement méconnus ou ignorés. La difficulté principale de cette visualisation résidait curieusement dans sa réussite. Comment faire que l'évidence de la <simplicité> ne soit pas mise sur le compte de la représentation réductionniste, 'subjective', alors qu'elle est pour ainsi dire d'origine et partant 'objective' ?

L'idée originelle de l'image du billard jaillit de la rencontre de deux observations.

D'une part, l'attribut de l'objet manque dans la plupart des grammaires de l'allemand en tant que catégorie ; les « *Satzbaupläne* » ne lui accordent pas de type fonctionnel – casuel – particulier ; le terme qui le désignait, *Objektsprädikativ*, a disparu des tables des matières et des index, des nomenclatures et même des dictionnaires courants. Certes, les grammaires françaises continuent de traiter de l'attribut de l'objet en analysant par exemple « *on les croyait partis* » et « *le Président le nomma Premier ministre* », mais ne s'y réfèrent ni pour expliquer l'accord du participe passé dans « *les promesses qu'ils avaient faites* » ni pour atténuer l'impression d'incohérence que suscite, dans les langues qui comme le latin et l'allemand expriment les relations *casuelles* par des 'cas', la mise à l'accusatif du < sujet de l'infinitive >, le fameux « A.c.I. ». Certes, les grammairiens allemands ont réservé un sort particulier à un emploi spécial de l'accusatif, par exemple pour « *sie schimpften ihn einen Verräter* » : GLEICHSETZUNGS AKKUSATIV, pendant de l'attribut décliné du sujet, GLEICHSETZUNGSNOMINATIV, par exemple dans « *er war aber keiner, er war ein weitsichtiger Historiker* ». Le modèle 19, « *Klaus nennt mich einen Lügner* », est la seule réalisation de l'attribut de l'objet à marquage morphématique. Ce qui apparaît comme *Artergänzung* dans le <Hauptplan> 16, « *die Mutter macht die Suppe warm* », et dans le <Nebenplan> 35 : « *Der Arzt richtet ihr die Nase gerade* », bizarrement décortiqué, au nom de l'analyse et de sa représentation, en « *Der Arzt richtet die Nase gerade ihr* », est invariable et de ce fait ne pousse guère à l'investigation. Certes, parmi les exemples de l'attribut du sujet figurait l'infinitif invariable, par exemple dans « *j'appelle cela tricher* », comparable à « *j'appelle cela une tricherie* ». Mais l'apparition de compléments propres, par exemple dans « *j'appelle cela commettre froidement une tricherie caractérisée* », la pratique scolaire ne parle plus d'<infinitif>, mais d'<infinitive> ; dans « *on vit le croupier tricher* » et dans « *on vit le croupier commettre froidement une tricherie caractérisée* », l'analyse scolairement correcte décèle notoirement deux propositions associées au sein d'une

phrase complexe, chaque proposition mettant en œuvre, voire en scène, un SUJET. De ce fait la chance disparaît de reconnaître des fonctions casuelles distinctes de ce PSEUDO-sujet, qui est en réalité un OBJET [à la fois réel et apparent !] et de l'infinitif [éventuellement riche] qui lui est attribué. La description de la phrase latine arguait contre l'interprétation attributive de l'infinitif sa possible mutation temporelle (*dico eos errare – erravisse – erraturos esse*), mais l'argument repose sur un postulat. Curieusement, les constructions « *je les voyais partir à l'heure* » et « *je les croyais partis à l'heure* » n'ont pas retenu l'attention des doctrinaires, tandis que l'accord du participe (« *les pluies espérées que la météo avait annoncées ne sont pas tombées cette nuit* », mais : « *la météo avait annoncé de fortes pluies* ») n'a plus suscité d'inquiétudes après la plus réussie des interventions normatives qui consista à lier le fameux *accord du participe passé conjugué avec /avoir/* à l'antécédence du référent, tant donné que pour accorder, il faut savoir avec quoi ; on notera que cette condition n'est pas imposée ailleurs : « *on peut trouver bien faibles ces arguments* ». L'allemand ne pratique l'accord de l'attribut de l'objet que pour le *Gleichsetzungsakkusativ* ; il laisse invariable non seulement l'infinitif, mais aussi le participe, les adjectifs qualificatifs et toute la liste des préverbes séparables et autres particules. « Pas de cadavre, pas de crime ! », dit le parquet. « Pas de marque casuelle, pas de fonction ! », semble dire la grammaire scolaire.

D'autre part, la grammaire scolastique, moins abandonnée que certains pensent pouvoir ou devoir le dire, postulait depuis toujours une structure profonde unique, à savoir l'attribution directe. Cette formalisation précoce a souvent conduit à caricaturer précipitamment la <copule> :

il est heureux = il {est} heureux
 il vit = il {est} vivant
 il semble optimiste = il {est} semblant optimiste
 il cultive son jardin = il {est} cultivant son jardin
 il trouve l'air frais = il {est} trouvant l'air frais
 il lui donne du fil à retordre = il {est} lui donnant du fil à retordre
 il les fait marcher = il {est} les faisant marcher
 etc., etc., etc.

Dès que la Grammaire ne se coupe plus de la Pensée, dès que les moyens sont interprétés en fonction des fins, l'éventail des manières dont les mots éclairent les mots s'ouvre singulièrement. Son amplitude autorise le rapprochement d'au moins quatre phénomènes :

« *sie nannten ihn einen Träumer* »,
 « *sie ließen ihn trotzdem reden* »,
 « *sie sprachen ihn frei* »,
 « *sie warfen ihn hinaus* ».

La sollicitation métaphorique des quatre bandes du billard pour symboliser les quatre procédés de l'attribution indirecte s'imposait d'autant plus qu'un coup

direct peut figurer l'attribution directe, et que la substitution, le cas échéant, d'une bille rose à la blanche touchée par la rouge permet d'illustrer l'accord éventuel du participe passé français...

Ce rapprochement apporte au bon traducteur des justifications techniques d'une pratique courante : p.ex. *lassen partir*/ pour *loslassen*/. Mais ses ambitions ne se limitent pas à la mise en évidence de la diversité des moyens d'expression. En effet, il conduit à la reconnaissance de comportements spécifiques liés à deux distanciations par rapport au fait brut. On peut en effet prendre d'emblée du recul par rapport à une attribution simple et directe. Curieusement, le même mot peut évoquer les deux actes propres de l'attribution indirecte : la 'réflexion'. On peut 'réfléchir' à la cause : « *sie machten die Tür zu* », « *sie hießen ihn springen* » ; « *sie lachten ihn aus* ». Peuvent aussi 'réfléchir' un miroir, un témoin, une parole : « *sie nannten das einen faulen Witz* », « *sie sahen ihn schon am Ende* ». FAIRE et VOIR (et/ou DIRE), ce ne sont pas de simples manières d'ÊTRE. C'est ce que la métaphore du billard doit évoquer en refusant de réduire à un coup direct du second degré n'importe quel coup indirect, en interprétant par exemple « *cela fait réfléchir* » en *« *cela {est} faisant réfléchir* » !

2. Comment déjouer les stratagèmes du discours et autres paroles de bois ?

Comment déjouer les stratagèmes de la séduction rhétorique autrement qu'en renonçant autant à une philippique postmoderne qu'au néoconformisme du politiquement correct ? Le viol des foules et le viol des consciences n'est sans doute pas le privilège de notre époque, mais on peut se demander si les mutations dites technologiques de la communication contemporaine sont si différentes de celle des industries de l'armement, où le décalage entre les moyens de l'offensive et ceux de la défensive semble s'accroître. 'Résumer' une douzaine de cours fausserait le propos, car ces cours devaient avant tout, comme des thèses que l'on afficherait sous une forme abrupte, déclencher, voire provoquer la réflexion de chacun. Aussi bien ne trouvera-t-on ici que des notes discontinues, bribes et autres fragments. On saura toutefois que cette série de cours développait certains aspects abordés antérieurement à propos de l'ontogénie et de la phylogénie des réseaux sémantiques tout en préparant une synthèse de la <Grammaire du faux> envisagée pour l'année 97/98.

a) Le déguisement

L'observation approfondie du monde animal ne permet plus de mettre la 'ruse' décrite et dénoncée par les fabulistes au compte de l'anthropomorphisme littéraire. La distinction entre les prédateurs et les proies étant relativement artificielle, on peut accorder la primauté à la feinte, plus efficace que la force et la vitesse (et d'ailleurs fréquemment associée à celles-ci). Le mimétisme morphologique renforce cette impression de l'importance vitale du « faire croire ». Lui semblent subordonnés dans le monde humain la répétition envahissante des slogans, la

rapidité du changement apparent, le consensus fictif rassurant, les fausses Tribunes libres, les fausses confidences, les trucages d'écoutes, le courrier des lecteurs fabriqué sur commande, les fausses 'dépêches', les documentaires arrangés etc., etc. Cela se vérifie dans le domaine de la publicité commerciale comme dans celui de la propagande politique. L'adaptation des moyens de défense (contre-pouvoirs, déontologies communes, droit positif) est généralement lente. Cependant, la liberté et la rapidité de circulation sur les voies mondiales de l'information paraissent rendre l'avantage à l'esprit critique quand celui-ci maîtrise et l'appareillage et les figures de la nouvelle rhétorique, et sait par exemple qu'une fausse nouvelle est particulièrement crédible quand elle est présentée comme fortement probable ou comme parfaitement improbable. Ernest Tonnelat, qui allait occuper au Collège de France de 1934 à 1948 une chaire de Langues et littératures d'origine germanique, réussit lors de l'entrée en lice des États-Unis, à composer, à imprimer et à faire distribuer aux officiers du front de l'Ouest une fausse édition de la Gazette de Francfort. Il avait choisi la voie de l'extrême vraisemblance du détail. En retard d'une guerre et d'une mutation technologique, la radio étant devenue l'arme principale de la guerre psychologique, Jean Giraudoux et Gaston Berger confièrent à Jean Fourquet, au lendemain de la débâcle de Dunkerque, la mission impossible et insensée de rééditer l'exploit. Qu'eût pensé Kant de la légitimité de l'opération, à tort ou à raison ?

b) La contrebande

L'un des stratagèmes les plus efficaces et les plus classiques est l'*apposition*. Sont greffées sur des assertions, globalement ou sur l'une de leurs parties, des informations qui ne font pas partie de la proposition assertée, par exemple la relative 'descriptive' ou encore 'explicative', mais qui y sont glissées comme par économie : pour vous dispenser de vérifier la chose dans un dictionnaire. Ces informations sont pour ainsi dire non pas 'proposées', mais 'données' — en réalité 'imposées'. Elles échapperont à la vigilance du lecteur, qui doit implicitement réagir par un « Bien sûr que je le savais, mais vous n'avez pas tort de m'y faire penser », alors que, forcément, puisqu'il s'agit de faux, le lecteur n'était au courant de rien. Les autres techniques de la 'contrebande' mentale telles que répandre des rumeurs, bourrer les crânes et laver les cerveaux ont souvent été analysées et dénoncées, à la différence justement de l'apposition, moyen particulièrement insidieux et presque imparable, comme tout ce qui est 'subconscient'. Que dans un texte quelconque, une apposition dispense le lecteur de vérifier dans un dictionnaire un point ou un ensemble de points relève de l'économie de la communication. Mais quand cette technique est employée dans une encyclopédie, la contrebande devient flagrante. C'est ainsi que dans une édition « mise à jour » d'un dictionnaire de 'géopolitique', on lit dans un article consacré à l'Alsace que « *De nombreux [sic] partisans de l'autonomisme furent par la suite manipulés par les autorités allemandes nazies ; ils se firent non seulement les défenseurs d'un nationalisme alsacien, mais devinrent des cadres du nazisme en Alsace — rappelons la mobilisation des Alsaciens pour le front de l'Est — et discréditèrent*

ainsi pour longtemps le mouvement autonomiste alsacien. Ce discrédit explique que la <question alsacienne> ne se soit plus posée jusqu'à ces derniers temps. » La technique de l'apposition, « *rappelons ...* » permet à des faussaires de faire croire telle chose sans l'avoir dite, puisque aussi bien, dans un autre article, le même Dictionnaire précise que « *[Mais] l'envoi d'Alsaciens contre leur gré (les <malgré nous>) sur le front de l'Est conduisit le gouvernement français à renoncer à poursuivre les Alsaciens pour crime de guerre* », il n'a pas dit explicitement ce que l'expression apposée, « *leur mobilisation pour ...* » laissait supposer. Rien ne 'rappelle', car cela manquerait pour le moins de 'correction politique', qu'en Alsace-Lorraine, à partir de 1942, 130 000 jeunes gens, certains âgés de moins de seize ans, furent en effet les victimes d'une défaite militaire due notamment à l'imprévoyance de 40, leurs familles étant prises en otage par l'occupant, et que plus de 45 000, dont près du quart dans le sinistre camp de Tambow, y perdirent la vie.

c) La censure

Connaît-on collocation plus effarante et révélatrice que *<délit d'initié>*, même si cette expression est grammaticalement plus correcte que sa cousine *<secret défense>* ? On sait que depuis le 24 mai 1949, la Loi fondamentale de la RFA interdit catégoriquement la censure : *Zensur findet nicht statt* (Art. 5, 1). Tandis que l'apposition permet d'induire en erreur en ajoutant du faux, la censure détourne du vrai en enlevant soit du commentaire soit de l'information, si possible en confiant l'opération à l'auteur ou au directeur de la publication. Bien naïve serait la condamnation de toute *autocensure préventive*. Trois siècles d'histoire de la presse allemande montrent combien le pouvoir a favorisé la liberté de la presse quand cela l'arrangeait, tout en se méfiant à cet égard de contre-pouvoirs. L'observation des guêpes bâtisseuses permit la mise au point de procédés très économiques de fabrication du papier à partir des fibres de bois. Le coût des chiffons avait grandement freiné la diffusion des journaux. Vers 1700, on comptait une soixantaine de journaux en langue allemande qui touchaient en moyenne dix mille lecteurs. Cent ans plus tard, deux cent titres tiraient ensemble à 300 000 exemplaires et touchaient au moins trois millions de lecteurs. L'opinion devenait ainsi une puissance avec laquelle il fallait compter et qu'on pouvait estimer avoir à rendre raisonnable. La *Kaiserlich-privilegierte Hamburgische Neue Zeitung* publia en octobre 1795 à trois semaines de distance sous le titre *Gelehrte Sachen* deux pièces composées l'une par le très profond Matthias Claudius et l'autre par le très érudit Johann Heinrich Voß. Sous le titre apparemment anodin *Eine Fabel*, le premier raconte comment une coalition de grenouilles et de crapauds, de vipères et de scorpions, de perroquets et de moustiques, d'ânes et de singes, obtint du lion qu'il embastillât le censeur du royaume, l'ours grognon, afin qu'ils puissent disserter et juger de tout et du reste, du trône et de la goutte, de la navigation et de l'autel, voire des goûts, des couleurs et de l'orthographe. La cacophonie irresponsable de cette foire des vanités enfonçant le royaume dans le

désordre, le très noble lion rétablit en gémissant l'ours dans son office, non sans regretter que la mauvaise liberté ait ainsi étouffé la vraie. La réplique ne tarda pas, sous le titre ouvertement incisif de *Keine Fabel*. Le traducteur de *L'Iliade* et de *L'Odyssee* ne mit en scène que des oiseaux : une effraie va se plaindre auprès de l'aigle du coq dont le chant annonce sans la moindre retenue le lever du soleil et déchire le silence de l'aube et perturbe le concert des pinsons, alouettes et mésanges. Que le roy daigne créer un ministère de la censure et le confier au plus pieux des hiboux. Mais qu'advint-il ?

*Der Adler that, als hört' er nicht,
Und sah ins junge Morgenlicht !*

A qui l'histoire allait-elle donner raison ? On ne le saura jamais, car les nouvelles « technologies » sont en train de modifier la donne, voire les règles du jeu. Dans l'intervalle, la liberté de presse et d'opinion est tributaire du 'politiquement correct' quant à la qualité et de la concentration croissante des médias quant à la quantité, le rapport entre les producteurs et les consommateurs d'informations évoluant vers 1 : 10 000 000. C'est ainsi qu'il paraît en 1996 et 1997 politiquement incorrect, voire scandaleux, quelle que soit la provenance de ce scepticisme, de ne pas trouver évident que Napoléon I^{er} ait apporté à l'Allemagne la Liberté. « L'Empereur des Français libérateur légendaire [sic] des Allemands », ce certificat est aussi erroné ou plutôt obséquieusement mensonger que le brevet curieusement consensuel dans sa réciprocité d'« ennemis héréditaires ». Dans les provinces annexées, notamment les Marches de l'Elbe, n'était autorisée, à compter du 3 août 1810, que l'édition bilingue du *Moniteur parisien*, c'est-à-dire impérial. Certes, la dictature napoléonienne suscita une demande très forte de libertés publiques ; il ne s'agissait cependant pas d'un but recherché, mais d'un effet considéré comme pervers par les collaborateurs de l'époque. L'occupation de leurs pays terminée, les 'résistants' et autres 'réfractaires' des régions qu'un Robert Minder appelait « les Allemagnes » n'avaient évidemment pas envie de se remettre sous la férule de régimes obsolètes. La déconcentration des pouvoirs rendait d'ailleurs la tâche des censeurs matériellement infaisable, comme le prouvent les *Karlsbader Beschlüsse* du 20 septembre 1819 de ne plus soumettre à la censure préalable que les publications de moins de vingt feuillets, comme le rappellent en 1842 les vers de Robert Eduard Prutz :

.....
*Neunzehn Bogen sind noch sündig,
Aber zwanzig machen mündig.*

.....
*Neunzehn Bogen sind gefährlich,
Aber zwanzig machen ehrlich.*

.....
*Wenig Fleisch und lange Saucen,
Das ersetzt uns die Zensur.*
.....

*Zwanzig Bogen zwar sind euer ;
Aber zwanzig Bogen sind zu teuer,
Zwanzig Bogen kauft man nicht !*

.....

Comme le genre littéraire des Utopies politiques avait décontenancé les pré-censeurs un siècle plus tôt – certains avaient d'ailleurs travaillé un peu vite, à en croire la dénonciation de la « *Tyrannie* » dont la parution dans les « *Räuber* » (1781) avait intrigué les partisans de Schiller –, la forme d'expression relativement nouvelle qui permettait de déjouer les stratagèmes des gourous de cour fut la caricature, en dépit de réglementations aussi mesquines qu'inapplicables. Une autre contre-mesure consistait à ne pas remplacer les textes censurés, à telle enseigne que la plage blanche permettait de mettre en évidence, sous un titre neutre, un article *non écrit* dont chacun *devinait* le contenu.

Quand nul pouvoir, ni local ni mondial, ne peut empêcher n'importe qui ni de publier n'importe quoi ni de prendre connaissance de n'importe quoi, quand le délai entre l'irruption d'un message, vrai ou faux, et son incidence pratique et concrète est trop court pour autoriser une vérification externe, et quand la masse croissante de tels messages rend aléatoire l'examen de la cohérence interne, on ne sait plus – ou plutôt : on ne sait pas encore – comment déjouer les stratagèmes, s'agissant par exemple d'une première frappe atomique ou d'un second krach boursier.

Certains esprits lucides n'ont pas attendu la croissance exponentielle des branchements et la prolifération des sites pour réfléchir aux nouvelles conditions de l'épistémologie et de la rhétorique, de l'éducation et de la gouvernance. Aussi bien voudra-t-on comprendre comme un hommage à un pionnier la publication, à la suite de ce Résumé, de quelques extraits de l'allocution prononcée lors de la réunion du Groupe Thélème à la Fondation Hugot du Collège de France le 16 novembre 1995 par le Sénateur Jean Cluzel, de l'Institut :

« [...] »

Devant ces merveilles technologiques que sont le CD-rom, le réseau Internet et l'ensemble des techniques d'information et de communication, il est indispensable de s'interroger sur les conséquences qui vont en découler pour l'acquisition du savoir et l'apprentissage du monde.

Il est temps, en cette époque de brutale mutation, de se demander comment l'école va réagir à cette formidable concurrence apportée par les nouvelles technologies de la communication et comment elle va les intégrer pour accomplir sa mission qui, elle, reste la même : donner à des esprits neufs les moyens de comprendre un monde de plus en plus complexe.

Si l'on songe que cette mission comporte deux objectifs complémentaires – l'acquisition du savoir et la compréhension du monde, c'est-à-dire l'éveil d'un jugement critique sur la réalité, – alors, on pressent bien que les nouvelles

technologies vont, pour le premier objectif, aider l'école, et pour le second, lui rendre la tâche beaucoup plus difficile.

[...]

Ce que l'on appelle le multimédia procède d'une intégration technologique de trois secteurs jusqu'à présent différents : les télécommunications, l'électronique grand public (audiovisuel) et l'informatique. Cette intégration a été rendue possible par l'introduction et la généralisation du langage numérique, langue unique capable de traduire des éléments de nature différente, que ce soit des sons, des images fixes ou animées, des données textuelles, graphiques ou mathématiques.

[...]

L'immense avantage du CD-rom est donc de pouvoir stocker une quantité impressionnante de données sur une place réduite puisque *l'Encyclopedia Universalis* tient sur un seul disque : illustration symbolique du savoir universel devenu portatif et à la portée de presque tous. D'autre part, on évolue à l'intérieur du CD-rom selon une "architecture arborescente" : on emprunte des mots-clés qui permettent d'accéder à une nouvelle série d'informations. Ces mots-clés, qui servent de passerelles entre différents ensembles d'informations, sont appelés "hypertexte". L'hypertexte donne directement accès à une information sur le terme choisi ou il permet d'accéder à un nouveau menu d'options.

La consultation de ces nouveaux médias offre des possibilités d'"interactivité" puisque l'architecture en arborescence de ces programmes invite le spectateur à intervenir afin de choisir entre plusieurs options possibles. Si l'interactivité est davantage développée, on entre dans un univers "virtuel" où le scénario dépend intégralement des réactions du spectateur. Grâce à une commande manuelle, à un casque qui transmet à ses nerfs optiques des images en trois dimensions et à un gant strié de fibres optiques qui enregistre ses mouvements, le spectateur peut interagir avec cet environnement virtuel. Ainsi les architectes peuvent inviter leurs clients à se promener dans leur future maison pour en modifier les plans avant que la première pierre soit posée. Les étudiants en chirurgie peuvent s'entraîner avec un scalpel imaginaire sur des organes virtuels.

Cependant, ce qui frappe aujourd'hui les esprits, plus que le CD-rom, c'est le réseau Internet et l'importance qu'il a prise dans la vie des chercheurs et des universitaires. Le langage unique du numérique permet l'homogénéisation de la transmission d'informations. Ainsi, ce sont toutes les données susceptibles d'être numérisées et diffusées à travers un réseau qui deviennent potentiellement disponibles sans limitation de distance. Les banques de données, les bibliothèques numérisées, les résultats des recherches les plus poussées, les programmes à la demande, les communications ou courriers électroniques circuleront sur les "autoroutes de l'information" susceptibles de se développer,

si les infrastructures progressivement mises en place — qu'elles soient nouvelles ou qu'elles résultent de l'interconnexion d'infrastructures existantes — permettent de relayer les masses d'informations que le numérique autorise d'échanger. Aujourd'hui, si l'on veut se faire une idée du futur par extrapolation, on peut dire que le minitel constitue l'ancêtre le plus ressemblant des futures autoroutes de l'information, par la gamme des services auxquels il permet d'accéder. Quant à Internet, il est le prototype du forum planétaire qui peut se développer grâce aux réseaux à hauts débits.

[...]

On appelle performance d'un réseau sa capacité à transporter des signaux en nombre très important et à très grande vitesse. Les autoroutes de l'information devraient ainsi permettre des échanges d'images animées avec autant de facilité que le téléphone permet aujourd'hui l'échange de la voix.

Internet avec 3,8 millions d'ordinateurs connectés, soit près de 30 millions d'utilisateurs de par le monde, offre sans doute l'illustration la plus étendue des potentiels ouverts par les autoroutes de l'information.

Lorsque l'on parle de CD-rom et de réseau Internet, un mot revient constamment à la bouche : "interactivité". Dans un sens strict, l'interactivité est l'échange simultané de signes ou de produits entre utilisateurs. Le téléphone est un exemple d'interactivité unidimensionnelle, puisqu'on n'y échange que la voix. Le niveau le plus sophistiqué d'interactivité est de pouvoir fabriquer et échanger en direct des fichiers de données, de l'image et du son, niveau qui va au-delà des possibilités actuelles d'Internet. Quant à l'interactivité du CD-rom, c'est un abus de langage, car il s'agit en fait d'une arborescence : chaque choix de l'utilisateur ouvre une gamme d'options différentes lui permettant d'approfondir peu à peu sa recherche, et de choisir les thèmes qui l'intéressent, sans possibilité de modifier le programme.

[...]

C'est au fond un enseignement plus individualisé qui va devenir possible, peut-être même un enseignement supérieur sur mesure qui résoudrait, à long terme, des questions aussi diverses que l'efficacité de l'enseignement dispensé, la limitation de la croissance des coûts de l'enseignement supérieur ainsi qu'un meilleur aménagement du territoire : l'intérêt général rejoindra peut-être l'intérêt particulier !

[...]

Lorsqu'on prend un livre, on s'arme d'un outil simple qui ne réclame qu'un petit nombre d'activités de base. C'est un parcours linéaire, plus ou moins ardu. Au contraire, dans un hypertexte, les multiples interventions de la machine dans le texte (recherches d'occurrences, corrélations, tris, rapprochements visuels, illustrations sonores ou visuelles) vont exiger de l'utilisateur des décisions plus nombreuses et plus complexes. En outre, l'utilisation du livre conduisait à noter, retenir, hiérarchiser, patienter là où l'écran donne d'un seul coup la

masse des informations possibles dans sa diversité parfois brouillonne. On sent que vont se perdre les acquisitions lentes, celles où l'intellect reprend son souffle après chaque assimilation nouvelle. On touche ici du doigt le risque d'une éphémère capture de savoirs divers et disparates et celui, plus grave encore, du relativisme de toutes les données présentées ensemble et uniformément sur le même écran, avec les mêmes signes, dans le même temps et avec la même impersonnalité. On assiste à une contraction du temps et de l'espace, qui pourrait bien aboutir à une contraction de l'esprit de réflexion, à un moment où, justement, cet esprit sera particulièrement nécessaire pour faire front à une accumulation échevelée de données diverses, d'informations variées et d'images inattendues. Prenons garde de ne pas transformer chaque étudiant accédant au réseau Internet en un nouvel autodidacte et, pour cela, reconnaissons qu'un accès plus facile aux connaissances n'est pas, en lui-même, une connaissance : un guide est plus que jamais nécessaire pour se promener sans perdre son temps dans cette forêt primitive des informations.

[...]

Certes, Internet est une porte ouverte sur le monde, mais chaque étudiant n'a jamais que ses yeux et son intelligence pour observer ce vaste monde réduit à son écran. On ne peut pas présenter l'arrivée d'Internet comme une démocratisation du savoir, mais plus exactement comme une démocratisation de l'accès au savoir. Pour y accéder, encore faut-il savoir ce que l'on veut savoir et, pour reprendre une formule connue, "*on ne connaît bien que ce que l'on reconnaît*". C'est pourquoi, même dans le cadre de l'enseignement à distance, un usage plus radical des nouvelles technologies qui viserait à supprimer l'enseignant n'est pas envisageable, car, au milieu de la masse des cours et des données, seul s'y retrouvera l'étudiant qui aura reçu les bonnes indications, c'est-à-dire les bonnes adresses des données qu'il recherche. Seul réussira celui à qui une solide grille de valeurs aura été donnée pour juger la foule des informations et en extraire les plus pertinentes.

[...]

La formation universitaire a pour but de communiquer du savoir et du "savoir penser". Elle vise évidemment à cultiver des esprits dans le sens noble et étymologique de ce verbe et non simplement à les remplir et ne craignons pas de répéter qu'il nous faut des têtes bien faites et non simplement des têtes bien pleines, voire trop pleines. Certes on ne se cultive pas dans le vide, mais en manipulant des données qu'il s'agit d'assimiler et de faire siennes. Puis, quand on doit utiliser l'aptitude acquise pour la solution de problèmes concrets, la valeur des conclusions auxquelles on aboutit peut dépendre autant de la connaissance qu'on a du sujet en question que de la documentation utilisée. Mais une documentation, fût-elle complète, maniée par un esprit mal formé ne sert à rien et il importe peu qu'un tel esprit en dispose.

[...]

Il faut alors faire le rêve de conserver le pouvoir sur l'ordinateur et ceux qui les fabriquent, et de mettre les nouvelles technologies au service de l'enseignement supérieur de haut niveau. Ainsi les cours magistraux seront dispensés par les spécialistes de chaque matière et diffusés par les nouvelles technologies et le reste de l'enseignement par des maîtres, attentifs à la formation de l'esprit de leurs élèves.

[...]

Le Ministère de l'Éducation nationale a, dans le passé, encouragé la création de diplômes d'études approfondies (DEA) multi-sceaux (c'est-à-dire faisant intervenir plusieurs universités). La plupart du temps, ils ne l'ont été que sur le papier, les enseignements étant dupliqués. Des expériences de télécours ont déjà été menées et il faut les poursuivre. Pour aller plus loin, il faudrait généraliser cette pratique et aboutir à une carte rationnelle de DEA multi-sceaux à effectifs normaux.

[...]

Jusqu'à présent, l'enseignement supérieur a contribué à l'aménagement du territoire en délocalisant hors de villes universitaires existantes certains cycles de formation, des IUT (Instituts Universitaires de Technologie), des écoles d'ingénieurs. Lorsqu'il s'agit de filières technologiques, ces implantations ont des effets bénéfiques sur des créations d'entreprises et contribuent ainsi au développement local. Mais on connaît les effets pervers de cette politique. Tout d'abord, les enseignants répugnent à s'installer et, dans les antennes, l'équipe pédagogique comporte d'une part des " *turboprofs* " et, d'autre part, des enseignants résidents, qui abandonnent peu à peu tout travail de recherche. La création d'équipes de recherche est très difficile et leur performance ne peut être atteinte que pour un petit nombre de spécialités. De ce fait, le caractère universitaire de l'enseignement s'affaiblit. Ces antennes devraient être mieux utilisées. Il conviendrait de mettre fin à la duplication des cours : les professeurs peuvent les faire alternativement à un endroit puis à l'autre, en utilisant un dispositif de télécours. On pourrait, au bout du compte, se trouver en présence d'implantations universitaires originales qui seraient plutôt des " maisons de l'enseignement supérieur ", reliées par réseau à leur université mère, mais aussi à d'autres universités possédant d'une part leurs enseignements propres et permettant à leurs étudiants d'accéder à des formations à distance en assurant leur suivi.

On mesure, devant cette énumération prospective, les implications inattendues de l'introduction des nouvelles technologies de communication dans l'enseignement supérieur. Elles sont plus importantes et plus intéressantes que celles que l'on cite toujours, comme le courrier électronique, les journaux électroniques, les bibliothèques de programmes et les serveurs d'information. Si nous le voulons, c'est un enseignement sur mesure que nous allons créer. Cet enseignement sur mesure qui a commencé d'exister repose encore beaucoup

sur le papier mais, dans les domaines scientifique et technologique, quelques tentatives isolées cherchent à numériser les documents écrits dans un double but : la transmission sur les réseaux et la transformation en hypertexte, c'est-à-dire en un texte qu'il n'est pas nécessaire de parcourir linéairement.

Aux États-Unis et en Allemagne, on compte déjà plusieurs universités où les étudiants tapent leurs devoirs et les adressent à leurs professeurs sur ordinateur, où les professeurs publient les résultats de leurs recherches sur les réseaux de communication, où les chargés de travaux dirigés utilisent des didacticiels et des outils informatiques de simulation et où les bibliothèques sont abonnées à des revues spécialisées qui n'ont d'autre édition qu'électronique. Pour beaucoup d'étudiants américains, allemands ou japonais, l'ordinateur est déjà un outil de travail, servant au même titre que le stylo et le papier. Les étudiants en musique de l'Université Carnegie Mellon de Pittsburgh s'adonnent à la composition sur écran. Les architectes en herbe ne peuvent déjà plus se passer d'ordinateurs pour travailler leurs projets. La souris triomphe du crayon et de la règle.

[...] »